

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 59 (1923)
Heft: 6 [i.e. 16]

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : MARCEL CHANTRENS : *Au Congrès de Territet : L'auto-éducation et le travail collectif.* — ALBERT CHESSEX : *A propos d'école active.* (2^e article.) — W. ROSIER : *Le nouveau programme de l'enseignement primaire genevois.* — PARTIE PRATIQUE : *Pour l'histoire et la géographie : « La Géographie de l'Histoire, »* de Jean Brunhes et Camille Vallaux. — C. BAUDAT-PINGOUD : *Les petits de septième : Le premier jour d'école.* — LES LIVRES : *Appel en faveur de l'Ecolier Romand.* — *Pages choisies.*

AU CONGRÈS DE TERRITET

L'auto-éducation et le travail collectif.

(Conférence de M. ROGER COUSINET, rédacteur de la *Nouvelle éducation* et inspecteur de l'enseignement primaire en France.)

Le travail collectif, c'est le travail par groupes, les élèves se groupant à leur gré et chaque groupe choisissant lui-même son objet d'étude. Méthode dont M. Cousinet se défend d'être l'inventeur, John Dewey l'ayant recommandée bien avant lui, et basée sur deux principes de psychologie expérimentale : il n'y a pas de différence, pour l'enfant, entre le travail et le jeu ; et l'ardeur que les écoliers apportent au jeu est due à la liberté qu'ils ont de le choisir et de l'organiser eux-mêmes. De là à conclure qu'il y aurait tout à gagner à autoriser en classe l'exercice de la même liberté, il n'y avait qu'un pas... que M. Cousinet n'a pas hésité à franchir. Et il apporte aujourd'hui les résultats d'une expérience qu'il a poursuivie dans ce domaine, deux années durant.

Au point de vue instruction proprement dite, l'expérience a été probante. Tout d'abord, le déficit qu'on eût été justifié à redouter *a priori* dans telle branche d'étude et dans tel groupe qui ne l'aurait pas choisie parce que ne correspondant pas à ses *affinités électives*, ne s'est pas produit : l'esprit d'imitation et la lassitude aidant ont régulièrement amené chaque équipe à aborder au bout d'un certain temps une étude différente. Et l'émulation née des résultats obtenus par le groupe voisin a toujours été telle que chaque co-travailleur mettait une sorte de point d'honneur à apporter à la recherche commune le maximum de ses propres ressources et de ses efforts d'assimilation. D'où, finalement, une éducation intellectuelle aussi complète que possible et de toute première valeur.

Au point de vue moral et social, M. Cousinet a abouti à des constatations non moins édifiantes. On sait, par exemple, que dans leurs jeux les garçons s'entendent mieux et se querellent moins volontiers que les fillettes ; or, il est résulté de la liberté du travail en classe que ces fillettes se sont corrigées de leur défaut et que les garçons ont fait preuve de plus de fixité encore dans les manifestations de leurs sentiments affectifs. De plus, le corollaire de cette faculté d'organisation naturelle que déploient les enfants dans leurs jeux a été un développement de cette même faculté dans le travail ; peu à peu, la répartition de la besogne se faisait spontanément et rapidement suivant les aptitudes spéciales de chacun, précieux résultat en regard de notre vie moderne trépidante qui exige le moins d'efforts inutiles pour le plus d'effets utiles. En outre, le rôle si souvent néfaste que jouent certains « meneurs » de classe a été complètement réduit à néant par le travail collectif ; tel mauvais berger dont le travail en commun avait mis l'ignorance en relief, — car les meneurs sont presque toujours « aussi bêtes que forts », — a vu son influence disparaître progressivement. Enfin, *last but not least*, au cours de ces deux ans d'essai, M. Cousinet a vu s'épanouir des personnalités dont la méthode pédagogique traditionnelle n'eût certainement pas permis la révélation ; il est arrivé ceci en effet que, soit timidité excessive, soit conséquence de la domination tyrannique des meneurs précisément, tel petit souffre-douleur qui redoutait de s'affirmer devant la classe entière n'a plus eu cette crainte du jour où ses camarades furent moins nombreux et où le meneur fut déchu de sa royauté.

Autant de résultats, conclut fort justement M. Cousinet, qui ne sont pas dus à un enseignement moral positif mais à une disparition d'un état moral négatif.

MARCEL CHANTRENS.

A PROPOS D'ÉCOLE ACTIVE ¹

II

Dans l'enseignement de la table de multiplication, le procédé traditionnel qui répond au proverbe :

Nul ne peut être bon chiffeur
S'il ne sait son livret par cœur

et qui consiste à faire seriner la table jusqu'à ce que l'élève la sache sans accroc, représente le stade inférieur du psittacisme et de l'école-entonnoir. Faire composer le livret par le simple calcul

¹ Voir *Educateur* du 11 août 1923.

abstrait avant de le faire mémoriser, c'est le premier pas vers l'école active. Le deuxième consiste à faire composer la table par le calcul concret, au moyen d'un appareil *ad hoc*, le boulier-compteur par exemple. Mais ce qui excitera au plus haut degré l'intérêt et l'activité de l'enfant, ce sera de lui faire composer le livret par le travail manuel ou par le dessin. Il composera ainsi ses livrets avec tant de plaisir qu'il finira par les savoir beaucoup mieux que celui qui les aura appris par cœur.

Voilà posée la question du travail manuel à l'école et nous nous trouvons du même coup en présence d'un second malentendu. C'est qu'en effet école active est pour beaucoup de gens synonyme de travail manuel. Rien n'est plus faux cependant, à telles enseignes que Georges Kerschensteiner, l'un des plus grands apôtres du travail manuel et de l'école active, déclare expressément qu' « *il peut arriver que les travaux manuels fassent totalement défaut dans une école, sans que celle-ci cesse pour autant d'être une école active, au vrai sens du mot. D'autre part, ils peuvent faire partie de l'enseignement sans que l'école où on les pratique mérite de ce seul fait d'être appelée école active.* » ¹ Tout dépend de l'âge et des aptitudes des élèves. Plus les enfants sont jeunes, plus les travaux manuels sont indispensables. Si, d'autre part, il s'agit d'enfants du même âge, le travail manuel pourra être encore nécessaire aux plus retardés, tandis que les plus avancés s'en passeront fort bien. Ce qui est certain, c'est que jusque vers l'âge de douze ans, nos élèves tireront grand profit de l'activité manuelle appliquée aux diverses disciplines du programme.

Mais ne permettons pas aux praticiens du travail manuel scolaire d'accaparer pour eux seuls le titre de serviteurs de l'école active. Et n'oublions jamais que toutes les activités de l'école doivent tendre en définitive à éveiller, à entretenir et à développer la vie de l'esprit. Il y a de par le monde un certain nombre de partisans outranciers des travaux manuels scolaires qui, comme tous les extrémistes, nuisent à la cause qu'ils prétendent servir. Ne nous laissons pas détourner par eux du chemin du bon sens et du juste milieu.

Cet obstacle écarté, prenons un exemple encore. Nous l'emprunterons à l'enseignement des sciences naturelles, l'un de ceux qui se prêtent le mieux à la pratique intégrale des principes de l'école active. Supposons que je me propose d'étudier le ver-à-soie avec

¹ Cité par FERRIÈRE, *L'Ecole Active*, p. 172.

mes élèves. Nous laisserons immédiatement de côté l'étude livresque, le cours dicté et l'enseignement *ex cathedra* : nous en avons suffisamment parlé dans notre premier article. Mais nous essayerons d'établir une hiérarchie entre les moyens divers dont nous disposons pour stimuler l'activité de nos disciples.

Si je montre à ma classe des tableaux, des gravures, des cocons, des échantillons de soie, etc., si je fais des dessins au tableau noir ou des projections lumineuses, c'est bien. Si je mets les enfants eux-mêmes à contribution pour recueillir ces documents dans la mesure du possible, pour collaborer à la préparation de la leçon, c'est mieux encore. Mais si au lieu de décrire, de montrer, de faire voir et apprendre, je fournis à mes élèves des œufs de bombyx du mûrier, si nous élevons des vers-à-soie à l'école ou si chaque enfant en élève à son domicile, si nous prenons périodiquement quelques notes sur nos observations, si nous faisons quelques croquis, ou mieux encore, si nous avons soin de préparer et de collectionner des œufs, des chenilles à différents stades de leur développement, des cocons, des chrysalides, enfin des papillons, ne serons-nous pas arrivés bien près de l'idéal de l'école active ?

Un exemple encore. Si dans l'enseignement de la composition française et de la lettre en particulier, nous obligeons tous nos élèves à écrire une lettre fictive à une personne non moins fictive, nous ne ferons guère appel à l'activité spontanée des enfants. Si, renonçant à cette double fiction, j'autorise chaque élève à écrire à une personne qu'il connaît réellement, ce sera déjà mieux. Mais ne sera-ce pas beaucoup mieux encore si je propose aux enfants d'écrire une lettre réelle à un personnage réel et à propos d'un fait réel concernant la vie de la classe ? Exemples : lettre à un camarade en séjour dans un sanatorium ; à un directeur d'usine pour lui demander l'autorisation de visiter son établissement ; à l'autorité scolaire pour la remercier de tel perfectionnement au matériel de la classe, etc., etc.

On le voit, il suffit dans bien des cas de se rapprocher de la vie, de sortir de la conception de l'école bureaucratique, pour faire un grand pas vers l'école active.

N'avais-je pas raison de dire, dans mon premier article, qu'en matière d'école active, il était impossible de parquer les maîtres en deux camps nettement opposés ? Nous sommes tous plus ou moins des partisans de l'école active et ce qui nous sépare, ce sont des nuances, des détails, des différences de degré, plutôt que des

divergences fondamentales. Du moins en est-il ainsi *en fait* et dans la réalité vivante de notre pratique journalière.

En théorie, il en va, hélas ! tout autrement. Il y a là un phénomène assez déconcertant et que je m'en voudrais de ne pas relever. Il n'est pas rare chez nous de voir des maîtres partisans en fait de l'école active, se ranger, en théorie, parmi ses adversaires, à tel point que l'on pourrait citer des membres du corps enseignant dignes d'être proposés à notre admiration comme des novateurs avisés, qui se posent en champions de la vieille école et ne tarissent pas de sarcasmes sur le compte de cette école active qu'ils pratiquent par ailleurs avec intelligence et succès ! Il faut chercher la cause de ce phénomène assez affligeant dans le fait que les questions scolaires ne sont pas toujours étudiées pour elles-mêmes, mais que l'on y introduit trop souvent des sympathies ou des antipathies personnelles. Il n'en peut résulter que des malentendus.

C'est par suite de l'un de ces malentendus que l'on taxe souvent de révolutionnaires les partisans de l'école active. N'y a-t-il pas déjà quelque ridicule à découvrir un caractère révolutionnaire à des principes et à des procédés dont la pratique remonte à Pestalozzi, et dont la théorie est déjà tout entière — ou presque — dans l'œuvre de Rousseau, pour ne rien dire de Rabelais ? Mais n'est-il pas plus ridicule encore de déclarer subversives des méthodes que nous pratiquons tous dans une certaine mesure ?

Mais le plus énorme des malentendus concernant l'école active, c'est celui qui consiste à se figurer que les méthodes qui sont le plus aptes à former le caractère, celles précisément qui font le plus appel à l'effort spontané de l'élève, contribuent au contraire à affaiblir son vouloir et à diminuer sa capacité de travail. C'est ainsi qu'à deux reprises déjà, au Grand Conseil vaudois, d'honorables députés ont accusé les méthodes nouvelles de tuer l'effort et d'énervier la volonté.

Vous l'avouerez-vous ? Je n'ai jamais pu prendre ce reproche au sérieux. Je n'ai jamais pu l'entendre sans voir immédiatement se dresser derrière ceux qui le formulaient, la dure silhouette du d'Argenton de Daudet répétant sa formule : « La vie n'est pas un roman ! »

Je vois dans cette incompréhension de beaucoup de gens pour les méthodes actuelles, la preuve certaine qu'il y a dans notre école quelque chose de changé. Ils ne retrouvent pas en elle l'école de leur enfance et ils sont déroutés. Pour les détracteurs de l'école active, effort est synonyme de contrainte et d'ennui ; pour eux,

il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'effort joyeux. Si, se promenant à travers nos écoles, ils trouvaient des classes sombres et mornes, des élèves courbés sous une discipline oppressive, des maîtres rébarbatifs et réfrigérants, ces Messieurs ne se sentiraient pas d'aise : « Voilà, s'écrieraient-ils, des écoles où l'on travaille ! »

Mais quoi ? Les salles d'école sont claires et avenantes, égayées de tableaux et de fleurs ; les élèves et le maître semblent y être à leur aise et vivre en bonne harmonie les uns avec les autres ; on y travaille avec entrain et bonne humeur : c'est une abomination, l'école manque à sa tâche, le pays court à sa ruine et il est temps que le Grand Conseil y mette ordre !

ALBERT CHESSEX.

LE NOUVEAU PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE GENEVOIS

Avant de se séparer pour les vacances, la Commission scolaire cantonale a adopté le nouveau programme des écoles primaires genevoises, qu'elle soumet, à titre de préavis, au Département de l'Instruction publique. L'ancien programme datait de 1913. Depuis cette date, les idées ont évolué et de nombreuses innovations introduites au cours des années rendaient nécessaire un remaniement, qui a été même plus profond qu'on ne le prévoyait au début. Un projet fut élaboré par l'Union des instituteurs primaires genevois, repris et complété à plusieurs reprises, en particulier par la Conférence des inspecteurs, puis soumis à la Commission scolaire cantonale. Celle-ci en renvoya l'étude à une sous-commission qui n'a pas tenu moins de 17 séances, sous la présidence de M. Malche, directeur de l'enseignement primaire. C'est sur le rapport de ce dernier que la Commission scolaire a adopté le nouveau programme, le 25 juin dernier.

Suivant l'expression du rapporteur, le but des auteurs de ce programme a été de faire de l'école un milieu vraiment éducatif pour les élèves, de relier plus que par le passé l'éducation intellectuelle à la vie morale et sociale, de favoriser l'initiative individuelle, la recherche expérimentale et le travail en collaboration, de donner à l'activité physique toute la place nécessaire. On espère que, judicieusement appliqué, ce plan d'études fera régner dans la classe une libre curiosité, le goût de questionner, de chercher, de créer, qu'il sollicitera l'effort de l'enfant en fournissant à son travail des motifs sentis comme vrais et en faisant appel aux centres d'intérêts spontanés.

Ce serait dépasser le cadre de cette chronique que d'entrer dans le détail du programme des différentes branches. Il y a lieu toutefois de dire un mot de la question de l'allemand. Cette branche est celle qui a donné lieu aux discussions les plus longues. Jusqu'ici l'étude de l'allemand était obligatoire pour tous les élèves des trois classes supérieures de l'école primaire. Le nouveau programme limite cet enseignement à la 6^e et à la 7^e année (élèves de 12 à 14 ans), mais avec une augmentation du nombre des heures par semaine (4 heures au lieu de 2). D'autre part, l'allemand ne sera pas obligatoire pour tous : les élèves seront sélectionnés après un certain nombre de semaines, au début de

la 6^e année ; la sélection s'opérera sur le vu du bulletin de 5^e année et sur le préavis du maître ou de la maîtresse de 6^e, ainsi que du maître ou de la maîtresse d'allemand ; l'inspecteur ou le directeur de l'école procédera à la sélection, pour laquelle on tiendra également compte des vœux des parents qui désireraient que leurs enfants suivissent les leçons d'allemand ou qui exprimeraient l'intention de leur faire continuer leurs études dans l'enseignement secondaire. L'enseignement de l'allemand sera confié à des maîtres et maîtresses spéciaux, choisis autant que possible dans le corps enseignant primaire et qui échangeront avec leurs collègues un certain nombre de leçons. Les élèves dispensés de l'allemand seront occupés à des travaux où ils ont des progrès à faire, notamment à des travaux de français. On espère ainsi, par le système de la sélection et des maîtres spéciaux, rendre l'étude de l'allemand réellement efficace et assurer le raccordement avec l'enseignement secondaire.

Autre innovation du programme : sous le nom d'activité manuelle, il prévoit qu'un certain nombre d'heures par semaine seront consacrées à des jeux éducatifs, à des promenades instructives avec récolte de matériel. Pendant la belle saison, les plus jeunes élèves seront libérés du travail sédentaire pendant plusieurs heures qu'ils emploieront à des jeux en plein air, à des promenades et à des exercices manuels. De même, dans les classes supérieures, le programme laisse aux maîtres le loisir d'étudier de plus près quelques chapitres intéressants de chaque branche en s'inspirant des méthodes de l'école active (projets, constructions, collections, expériences, etc.) Le but que l'on cherche à atteindre est de développer l'activité individuelle des élèves, de les habituer à porter leurs regards au delà de l'étude des textes, à voir les choses plutôt que les mots. A cet égard, la récente Exposition scolaire, organisée par le corps enseignant primaire, a prouvé que c'est bien dans ce sens que travaillent les instituteurs genevois. Par de multiples exemples pris dans toutes les branches, elle a témoigné de l'excellent esprit de progrès, de rénovation pédagogique qui les anime et de leur effort constant à donner à leur enseignement une vie nouvelle en l'orientant de plus en plus vers les méthodes expérimentales. W. ROSIER.

PARTIE PRATIQUE

POUR L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE ¹.

Nous n'essayerons pas de résumer ici l'œuvre magistrale de MM. Brunhes et Vallaux. « Leur travail, disait naguère M. J.-El. David, est d'une texture trop riche pour qu'il soit possible de donner même le plus fruste aperçu de sa matière. Chaque page, chaque alinéa invite, force à réfléchir, voire à discuter... On ne lit qu'avec lenteur... Mais avec quel profit ! L'histoire et la géographie s'éclairent de lumières nouvelles... Monument de spiritualité en même temps que monument de savoir et d'ordonnance, *La Géographie de l'Histoire* s'impose à la plus sérieuse attention. Il n'est plus possible d'enseigner l'une ni l'autre discipline en faisant abstraction des relations mises en évidence par Jean Brunhes et Camille Vallaux. »

¹ Jean BRUNHES et Camille VALLAUX. *La Géographie de l'Histoire*, avec 36 cartes et diagrammes. Grand in-8° de 716 pages. Paris, Félix Alcan : 40 fr. français.

Si donc nous renonçons à donner une idée même sommaire et approximative d'une telle « somme », nous aurions tort néanmoins de ne pas signaler tout le parti qu'un maître d'école en peut tirer, non seulement pour sa culture et sa documentation personnelle, mais aussi pour son enseignement, — si tant est qu'il soit possible de dissocier ces deux choses. Il faut insister sur un point encore. *La Géographie de l'Histoire* est une mine de faits et de renseignements, c'est entendu. Mais elle n'est jamais une œuvre de pure érudition. Jamais les faits, si intéressants et significatifs qu'ils soient, n'y sont donnés pour eux-mêmes. Ils ne sont jamais que des exemples ou des preuves au service d'une pensée qui les domine, qui les enchaîne, qui les organise et qui va son chemin. MM. Brunhes et Vallaux ne seront jamais des accumulateurs de fiches.

Nous voudrions pouvoir tirer de leur œuvre toutes les citations utiles à nos collègues. Il y en aurait des centaines !... Bornons-nous à deux ou trois qui concernent notre pays, lequel tient une large place dans ce livre. ALB. C.

Fribourg et le lac des Quatre-Cantons.

Il y a toujours une géographie qui devance l'histoire ; les hommes ont mangé et ont bu, ils ont labouré la terre et bâti des maisons, ils ont sélectionné des plantes et domestiqué des animaux, ils ont cherché de l'or et fondu des métaux, ils ont chassé et pêché bien avant qu'aucun document d'histoire ne nous en fournisse la preuve ; à la lumière de la géographie peut s'éclairer l'aube confuse de ces temps de plus en plus lointains que nous commençons à entrevoir, et qui nous permettront de relier peut-être un jour avec quelque précision la préhistoire à la protohistoire [ou première histoire].

Nous connaissons Fribourg depuis sa fondation par Berthold de Zähringen, mais cette cité libre et neuve a été créée non seulement en un point qui était un point fort, défendu par des falaises à pic et par des ravins profonds, mais en un endroit où le passage de la Sarine était possible, peut-être même facile. Sur quarante kilomètres de son cours, la Sarine coule encore aujourd'hui solitaire entre de hautes parois de molasse qui atteignent par place quatre-vingts et cent mètres de hauteur ; c'est un gigantesque fossé à méandres qui est une vraie ligne de séparation ; les hommes qui habitaient en deçà et au delà et qui voulaient franchir cette étroite et raide dépression, ont dû chercher de tout temps un point tel que la pente plus douce d'un promontoire correspondit à peu près exactement à une voie d'accès plus aisée sur l'autre rive et que l'une et l'autre fussent réunies par un gué ; un gué de la Sarine est certainement lié à la protohistoire de Fribourg. Au gué a succédé un pont rudimentaire, à celui-ci un pont de bois un peu plus perfectionné, prédécesseur du pont couvert qui servit si longtemps à la route de Berne, et qui s'aperçoit encore là-bas, tout proche des eaux de la rivière, à ce niveau inférieur de circulation qu'a fait délaïsser la construction des hardis ponts suspendus.

De même, le lac des Quatre-Cantons a joué le rôle de carrefour naturel, de place publique où aboutissaient ces rues physiques des Aa, de la Muota et de la Reuss qui drainaient les vallées des cantons primitifs. Sans cette agora où la circulation et les échanges étaient commodes, la Confédération suisse

n'aurait sans doute pris naissance ni à cette date ni de cette sorte. On doit ajouter que la question du blé, le problème du pain, ont joué un rôle qui disparaît dans l'histoire écrite, mais qui apparaît dans l'histoire réelle, disons dans la géographie. L'union avec Lucerne, c'est la participation au marché où l'on trouve le grain, et il y aurait sans doute une singulière continuité à établir dans les faits de circulation qui se sont déroulés sur le lac et tout autour de ce lac, depuis le temps où, sur les eaux bleu vert de l'émissaire qui s'échappe non sans difficultés ni détours vers le plateau, on venait s'assurer la fourniture de blé, d'épeautre ou de seigle, jusqu'à nos temps contemporains où les rives orientales du même lac, en face de Lucerne, portent dans les grands élevateurs de Brunnen les principales réserves nourricières de la Confédération.

Formation de la Confédération suisse.

....Passant de l'abstraction à la réalité, nous essayerons de préciser sur la carte l'emplacement de ces terres de conflits qui sont les régions politiques *actives* du globe. C'est là que, soit dans le passé, soit dans le présent, les constructions d'Etats ont été les plus nombreuses, ou les plus réussies, c'est-à-dire les plus durables.

Un cas qui se présente d'abord à l'esprit, parce que nos procédés de représentation permettent de le saisir plus aisément que beaucoup d'autres, est celui des zones de contact entre les massifs montagneux et les grandes plaines.

Sur la carte de l'Europe moderne, les zones de contact entre les massifs alpestres et le plateau suisse, au nord, et la plaine du Pô, au sud, apparaissent comme génératrices de deux Etats, la Suisse et l'Italie.

La Confédération primitive des cantons s'est formée au XIV^e siècle tout près de la bordure septentrionale du grand massif alpestre, dans les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald ; mais le foyer politique de la Confédération n'est pas demeuré longtemps dans cette région pauvre en ressources ; il s'est transporté sur le plateau, dans le canton de Lucerne d'abord, puis dans les cantons de Zurich et de Berne, qui sont les vrais noyaux politiques de la Suisse et qui, comme zone de contact et de contraste entre la montagne et le plateau, la résument tout entière.

Pourquoi la Suisse a-t-elle formé un milieu favorable à l'éclosion d'un Etat au XIV^e siècle, et non avant ? Pourquoi, de *passive* qu'elle était avant le XIV^e siècle, est-elle devenue *active* alors et depuis ?

L'histoire traditionnelle répond : « A cause des batailles de Morgarten, de Sempach et de Næfels. »

La géographie politique répond : « Parce que des faits nouveaux de l'ordre géographique ont surgi au XIV^e siècle en Suisse, et, s'ajoutant aux diversités physiques accusées déjà existantes, ont déterminé le degré de fermentation et de tension vitale nécessaire à la formation de l'Etat. »

Ces faits nouveaux sont : la poussée de la colonisation germanique qui s'est fait sentir puissamment du XI^e au XIV^e siècles en Suisse et qui a fait dépasser largement au pays le *minimum de densité* politique qu'il n'avait sans doute pas auparavant ; ensuite, la valeur donnée aux passages montagneux, notam-

ment à ceux du San Bernardino, du Splügen et du Septimer, par les nombreuses descentes des empereurs germaniques en Italie ; enfin les ambitions des Habsbourg et de la maison de Bourgogne. Il vint un moment où, du total des différenciations de tout ordre existant sur ce petit territoire, sortit une confédération guerrière et solidement armée dès le début par son sol lui-même, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Les exploits de Morgarten, de Sempach, de Näfels et de Morat sont des effets, non des causes ; ils ont consacré la Suisse, ils ne l'ont pas faite.

La Suisse a eu sa période d'expansion guerrière entre Näfels et Marignan. Plus tard, sa contiguïté de plus en plus précise avec la Savoie, l'empire germanique et la France lui a servi à dégager son indépendance des derniers vestiges de sujétion (traités de Westphalie, 1648) ; plus tard encore, les rivalités pour l'équilibre entre les grands Etats voisins ont fait proclamer la neutralité suisse (traités de Vienne, 1815). Voilà un exemple de région fortement différenciée, éclos et maintenue à la vie de l'Etat grâce à la différenciation croissante : aux faits nouveaux qui ont surgi au XIV^e siècle s'est ajoutée à l'âge des chemins de fer et des percées alpestres, l'extrême importance de la position géographique de la Suisse. Cela forme un total si imposant, que l'on peut regarder une telle construction politique comme bâtie sur le ciment.

LES PETITS DE SEPTIÈME

I

Le premier jour d'école.

Hier, les grands de sixième sont montés en cinquième, les yeux brillants de fierté. Ils auront un maître, ils iront à l'école à 7 heures, ils se sentent soudain de vrais petits hommes.

Ce matin, les petits de septième arrivent à leur tour, très fiers aussi, mais un peu craintifs. Ce grand collège, avec ses longs corridors et ses lourdes portes, ressemble à une cage où ils seront de pauvres petits prisonniers privés soudain de toute liberté. Ils hésitent à lâcher la main de leur maman qui scrute, elle aussi, le visage de l'institutrice avant de lui confier son petiot. Saura-t-elle le faire obéir sans le brusquer, ce tout petit qui, hier encore, était un bébé choyé et un peu gâté ? Il est bon garçon, mais parfois entêté ; et puis, il est timide, délicat... Pourtant, il rêve depuis des semaines de son entrée à l'école primaire. En se levant, il essaie les bretelles de son beau sac neuf et le quitte à grand-peine pour aller se coucher. Ce sac à bretelles lui fait plus plaisir encore que sa première culotte ; il était trop petit pour apprécier celle-ci à la valeur que lui donnait toute la famille.

Le sac à bretelles est le premier grand événement de sa petite vie ; c'est la preuve tangible qu'il est un écolier de septième, et non plus un bambin de l'école enfantine.

Mais, au moment où la porte de la classe s'ouvre devant lui, il se sent de nouveau tout petit. Les larmes sont tout près. La maman encourage, gronde, essuie les yeux humides, elle est prête à pleurer, elle aussi. C'est vrai que le corridor est bien sévère et maussade, avec ses fenêtres au nord et son air de

prison. La classe est plus gaie et plus vivante ; le soleil joue sur les petites tables brunes et les rend accueillantes. Entrons. La séparation sera moins pénible, quand les petits seront installés et se sentiront chez eux, sous les yeux des mamans ; elles pourront ensuite les suivre par la pensée, pendant cette première absence.

La prison se transforme. C'est une grande chambre très claire, où il fait bon et chaud. Par les fenêtres, on voit les arbres et le lac ; on entend babiller la fontaine et les oiseaux. Et puis, il y a une tablette préparée tout exprès pour y déposer les sacs qui s'alignent comme des soldats ; on peut les regarder quand on veut. Il y a aussi un vestiaire avec des patères pour les manteaux, un joli lavabo blanc avec deux robinets.

Les mamans ont tout inspecté d'un coup d'œil, elles voient les petites figures toutes souriantes, les bambins très heureux dans leurs bancs. Roger qui sanglotait tout à l'heure et refusait d'entrer en se cramponnant à la robe maternelle, a retrouvé son ami Paulet et s'est installé à côté de lui. Il sourit maintenant en voyant partir sa maman après une dernière recommandation.

Laissons, pour ce matin, les amis assis à la même table : amis d'école enfantine, petits voisins habitant le même quartier, échoués de septième qui prennent un air détaché pour cacher leur humiliation. Tous sont très sages, mais les pieds ont grand'peine à rester immobiles. Les yeux brillants ne perdent pas un des mouvements de la maîtresse et les langues ne demandent qu'à se délier et à raconter une foule de petits événements en sautant du coq à l'âne. Il s'agit de rassurer les timides, de calmer les turbulents, d'apprendre à parler à Silas qui répond par grognements ou par signes. Il ne sait du reste ni se laver ni se moucher. Il faudra aussi civiliser Jean-Jean qui a des allures de sauvageon élevé avec les loups ; il lève le bras pour parer les coups possibles dès qu'on s'approche de lui ; il lance des cailloux à ses camarades, aux chiens, aux autos ; il oublie l'heure de l'école et des repas et rôde jusqu'à la nuit noire. Apprendre à lire est le cadet de ses soucis, et il n'a jamais essayé de tenir un crayon pour écrire ou dessiner quoi que ce soit.

Ernest, son voisin, a le front barré de deux rides têtues. Il regarde la feuille de papier et le crayon que je lui donne et secoue la tête : « Moi, je chais pas écrire ; ma maman elle a pas voulu me mettre à la fantine ! »

Tous les autres dessinent avec entrain. Aimé tire la langue et ne lève pas les yeux ; il dessine « le Titanic ». Jean-Jacques lève la main et montre la feuille de son voisin : « Madame, lui, il a dessiné le diable ! » Le voisin s'indigne : « C'est pas vrai, c'est pas le diable ! » Je regarde le dessin qui figure une caisse posée sur quatre pieds et surmontée d'une boule avec deux longues oreilles et deux yeux ronds. L'artiste s'explique : « C'est pas le diable, c'est un cheval ! »

Philippe et André sont très appliqués. Philippe, un petit Thurgovien, dessine le drapeau suisse qui flotte au vent. Les lignes bien droites qui vont juste au but, sans détours inutiles, se retrouvent dans les traits de son visage régulier, dans ses gestes et ses paroles, jusque dans son accent et sa volonté déjà marquée d'apprendre le français vite et bien. André, lui, est un petit artiste ; il place

dans des petits carrés, un oiseau, une fleur, une barque, une tête de cheval, un chien, tous très réussis.

Ce quart d'heure de dessin a déjà mis au jour le caractère de quelques-uns de mes petits hommes. Nous allons entreprendre tout de suite l'étude de la lecture. Les leçons du début sont une médecine amère à avaler ; il faut la prendre aussi vite que possible. Tergiverser et retarder n'avance à rien et cause une perte de temps inutile. Si tous étaient au même point, également avancés ou ignorants, ce serait plus facile. Mais les uns savent déjà lire et écrire, tandis que la plupart ne savent rien ou peu de chose. Il s'agit de ne pas trop faire piétiner sur place les premiers au profit des seconds, et de ne pas non plus décourager ceux-ci en allant trop vite, avant qu'ils aient compris et retenu les leçons.

Habituellement, nous commençons par l'étude des voyelles, avec l'histoire de Jean-Jean. Essayons, pour donner plus d'intérêt à la leçon, de compléter l'histoire par le chant. Le succès est complet : « i » est bien plus vivant, en chantant et en mimant, sur l'air de : Jean qui pleure et Jean qui rit :

Jean-Jean veut couper son pain
En revenant de l'école.
Mais il se blesse à la main,
A présent, il se désole.
Mes amis ! hi, hi, hi ! qu'il est laid Jean quand il pleure !
Mes amis ! hi, hi, hi ! qu'il est beau Jean quand il rit !

Maman gronde doucement,
Elle soigne la blessure.
Jean-Jean sourit maintenant :
Il a changé de figure.
Mes amis ! hi, hi, hi ! etc.

Je dessine au tableau les deux figures. Jean-Jean le sauvageon fait des grimaces pour imiter le dessin et chante aussi fort qu'il peut sans souci de la mélodie ou du rythme. Mais il suit la leçon, c'est déjà beaucoup.

Après la leçon de lecture, nous écrivons des « i », et presque tous arrivent à aligner les petites cannes entre les deux lignes bleues et à faire les petits points bien en place. Seuls, Ernest, Silas et Jean-Jean font exception. Ernest pose ses deux poings sur la table, appuie son menton dessus et répète : « Moi, je chais pas ; ma maman, elle a pas voulu me mettre à la fantine ! — Mais, à présent, tu vas apprendre ce que tu ne sais pas, comme les autres petits garçons ! — Non ! moi, je peux pas ! » Je lui mets le crayon dans la main et lui aide à tracer quelques lettres. Mais, dès que je le laisse seul, les deux poings se referment, et le menton reprend sa place ; le petit homme est décidé à ne rien faire.

Silas, lui, travaille sans lever la tête. Il est ravi d'avoir un crayon et du papier et il gribouille n'importe quoi et n'importe où. Il ne pense pas aux « i » et aux deux petites lignes qui devraient les enfermer. Il rattrape vivement le temps perdu tout à l'heure et couvre sa page dans tous les sens. Il casse son crayon et continue à peser quand même, en voyant que ça fait deux lignes au lieu d'une.

Jean-Jean a fait tomber sa feuille ; il fait un plongeon sous la table pour la ramasser et pince la jambe du petit Bernard. Il se décide à écrire, mais cette

fois il fait tomber son crayon et exécute un nouveau plongeon ; il mange la tartine d'Ernest qui se met à pleurer. Il faut l'isoler et le surveiller de près ; ses gribouillages valent ceux de Silas.

Bernard est un tout petit garçon qui n'a jamais été à l'école non plus. Ses doigts se crispent sur le crayon qui fait des zigzags. « C'est difficile, ça ! » murmure-t-il. Il essaie de nouveau et lève la tête : « Oh ! celui-là est mignon ! à présent je sais presque ! »

Henri pleure à chaudes larmes ; sa feuille mouillée ne laisse plus voir que des taches, sa figure et ses mains sont sales aussi ; je l'envoie au lavabo, et il en profite pour retourner à la maison.

Aimé ne pleure pas ; il allonge sa langue et couvre sa feuille de petits signes, en commençant pas le bas. Il sème ensuite les points ici et là et me tend sa feuille, sûr de recevoir des éloges. Sa bonne figure ronde est toute réjouie, ses dents de lait sont tombées et quand il rit, on dirait un gros bébé. Vraiment, il a mis toute sa bonne volonté dans son travail et, s'il est mal fait, il n'y a pas de sa faute.

Philippe et André ont fait des « i » alignés comme des soldats, et pas un point ne manque à l'appel.

Pierre et François, les deux jumeaux, ont le fou rire en regardant leurs feuilles où les lettres dansent la sarabande comme si un ouragan avait soufflé dessus.

En rentrant de la récréation, Silas et Jean ressemblent à des ramoneurs ; Jean-Jean a fait un large accroc à sa culotte ; il s'est fait gronder par un maître parce qu'il grimpait sur le mur et lançait du gravier aux filles. Puis le concierge l'a menacé de le mettre au cachot parce qu'il lui « criait des noms ».

Ce sera l'enfant terrible de la classe, espérons qu'il se civilisera peu à peu. Il est très fier d'être le héros de la leçon de lecture et il montre du doigt Jean qui pleure et Jean qui rit, sur le tableau : « C'est moi, là ! » La leçon de calcul l'intéresse aussi et il oublie de taquiner son voisin, pour lever un doigt, frapper un, puis plusieurs coups sur la table, dessiner un rond, un bâton. Ernest recommence son refrain : « Moi, je chais pas, ma maman... » le petit Bernard se retourne et l'interrompt : « Moi non plus je ne sais pas ; eh bien, j'essaie quand même et après, je sais ! »

A la gymnastique, il se déride un peu et le pli têtue s'efface, en voyant qu'il a couru plus vite que Silas, empêtré dans ses souliers trop grands.

C. BAUDAT-PINGOUD.

LES LIVRES

Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse. — Administration : 7, place Piaget, Neuchâtel. Fascicule XIII.

C'est un plaisir toujours renouvelé que d'observer, dans la succession de fascicules dont s'enrichit cette magnifique publication, le groupement des noms et le mélange des sources d'intérêt dû aux divers buts du dictionnaire. Voici tout d'abord, dans ce XIII^e fascicule, le grand nom historique des Bubenbergs ; voici ceux des bienfaiteurs genevois Budé et Butini, ceux des Burkhardt, des

Burnand, des Calame et des Candolle, qui ont porté aux confins du monde le renom de la science et de l'art suisse. Voici ceux d'étrangers dont les noms sont intimement liés à notre vie, pour un temps avec Byron ou F. Buisson, ou pour toujours avec Calvin. Voici, parmi les localités auxquelles un article particulièrement documenté est consacré, Bülach, Bulle, Büren et Bürglen. On ne considérera pas comme une digression l'intéressante histoire des colonies suisses au Canada. Enfin un grand article historique sur les Burgondes, une relation du mouvement des cadets en Suisse et divers autres articles du même genre font de ce fascicule l'un des plus substantiels qui aient paru jusqu'ici.

E. B.

APPEL EN FAVEUR DE L'ÉCOLIER ROMAND

Zurich, le 1^{er} septembre 1923,
Untere Zäune 11.

Au Corps enseignant de la Suisse romande.

Mesdames et Messieurs,

Nous avons l'avantage de vous informer que notre fondation a repris *L'Ecolier genevois* et qu'à partir du numéro de septembre, ce journal paraîtra sous le titre de *L'Ecolier romand*, à l'usage des écoliers suisses de langue française.

Rédaction. — Mme Tissot, Prairie 25, Genève, a bien voulu se charger de la rédaction. Elle y vouera le même talent et le même désintéressement qu'elle a mis à *L'Ecolier genevois*, dont elle a été l'âme dès le début.

Administration. — Nous avons, d'autre part, confié l'administration à notre secrétaire régional de Lausanne, M. J.-H. Graz, Lausanne, avenue Bergières 45, et l'avons chargé de la diriger en s'entourant de la collaboration et du conseil de tous ceux qui, de près ou de loin, sont intéressés à cette question si importante pour notre jeunesse.

Notre but. — Notre but est de procurer à tous les écoliers suisses de langue française un journal qui, sans être celui d'un mouvement particulier (anti-alcoolique, religieux, sportif, etc.), soit ouvert à toutes les influences qui peuvent contribuer au sain développement de notre jeunesse ; lui fournir une lecture attrayante, saine et récréative ; l'inciter à bien employer son temps, ses forces et son intelligence ; une lecture qui enrichisse son esprit et son cœur.

L'organe d'un mouvement. — *L'Ecolier romand* n'est pas simplement un journal d'enfants. C'est l'instrument d'une action pour développer et fortifier la santé morale de la jeunesse de notre pays. C'est, en effet, en formant le goût de nos enfants et en les passionnant pour les choses belles et bonnes que nous lutterons le plus efficacement contre la littérature malsaine ou médiocre trop répandue aujourd'hui ; c'est ainsi que nous pourrons contrebalancer les tendances fâcheuses qui nous inquiètent chez les jeunes.

Par la publication du *Schweizer Kamerad* et par l'Exposition « Nos loisirs », Pro Juventute a créé déjà des mouvements analogues dont les résultats ont été très concluants. Nous sommes convaincus que *L'Ecolier romand* rencontrera le même succès

Dirigé par le Corps enseignant. — Pour cela, notre effort doit être soutenu par chaque instituteur ou institutrice. *L'Ecolier romand* doit être le journal du Corps enseignant lui-même. Il faut que chacun de ses membres sente qu'il lui appartient et nous aide par ses critiques, par ses conseils, par sa collaboration à l'adapter toujours mieux au but que nous nous proposons. Si *L'Ecolier romand* peut ainsi contribuer à refaire une santé morale à la jeunesse de notre pays, nos vœux seront pleinement exaucés.

Pour commencer l'action. — Pour l'instant, l'essentiel est d'étendre le plus possible l'action du journal en recrutant de nombreux abonnés. Nous espérons que chaque instituteur ou institutrice voudra bien prendre à cœur d'y intéresser ses élèves et de recueillir les abonnements dans sa classe. Une énergique campagne d'abonnements est le prélude indispensable de notre action.

Correspondants. — Afin de simplifier la correspondance, nous vous proposons que le Corps enseignant de chaque bâtiment scolaire choisisse dans son sein une personne dévouée disposée à transmettre les abonnements recueillis par tous ses collègues et à recevoir chaque mois les exemplaires du journal.

Abonnements. — Les abonnements sont reçus :

Pour le canton de Vaud : par M. A. Brélaz, Bellevaux, Lausanne.

Pour le canton de Neuchâtel : par Mlle L. Schwendiger, institutrice, avenue du 1er Mars, Neuchâtel.

Pour le canton de Genève : par M. A. Grosrey, instit., Poterie 22, Genève.

L'abonnement annuel (12 numéros) part de septembre et coûte 3 fr. 10.

L'abonnement semestriel (6 numéros) part de septembre et mars et coûte 1 fr. 60.

Ils sont payables par acomptes jusqu'à Pâques pour les abonnements annuels et jusqu'à Noël pour les semestriels. — Des abonnements gratuits seront réservés à raison de 1 par 10 abonnements annuels dans la même classe.

Nous espérons que vous soutiendrez nos efforts et vous prions d'agréer, Mesdames et Messieurs, nos salutations distinguées.

PRO JUVENTUTE.

Le secrétaire général :

DR. LOELIGER.

PAGES CHOISIES

Le lac des Quatre-Cantons.

Le lac des Quatre-Cantons a la forme d'une étoile qui serait tombée au milieu des montagnes. Son charme est celui de ces visages paisibles, mais dont les yeux souvent s'enflamment de passions violentes et contradictoires. Quand sur le lac des Quatre-Cantons, brusquement, sans que rien ne l'annonce, le fœhn ardent se précipite, on croit vivre aux siècles de cataclysmes géologiques. Mais c'est fini, un silence de mort : la poussière s'abat, les vagues retombent. Le lac reprend son aspect bucolique. Il pénètre au cœur des Alpes et remplit les vallées, il n'a point de grèves ; les roches et les sapins s'élèvent, montagnes ou forêts, directement hors de ses ondes : sommes-nous dans un fiord de Norvège ? Mais non : voyez, au printemps, ces châtaigniers, ces pommiers et ces cerisiers,

si nombreux qu'ils enchevêtrent leurs branches blanches et couvrent les prés de leurs ombres claires et puis voyez ces maisons blanches, et ces chapelles aux porches blancs enluminées de fresques; l'Italie est voisine, elle est derrière le Saint-Gothard, on la voit du haut de ce sommet blanc. Ainsi, le Nord et le Midi se rencontrent autour de ce lac intermédiaire qui a la forme d'une étoile.

(Cités et Pays suisses.)

G. DE REYNOLD.

Le petit montagnard.

Il regarde, il observe, il réfléchit, il songe. Il sait déjà beaucoup de choses. Il connaît les sources salées, les cavités pleines de cristaux, et les terriers des marmottes, et le temps qu'il fera demain. Il a roulé dans les précipices et il s'est raccroché à des branches; il s'est jeté bien souvent à plat ventre pour éviter les chutes des rocs et des cailloux; il s'est défendu avec des cris et des bâtons contre des oiseaux énormes; il a toujours faim: plus jamais il n'a peur.

Il est intelligent, vif et rusé. Il voudrait bien étudier afin de dire, un jour, la messe à l'autel, comme le prêtre de la paroisse. Il songe au vaste monde. Il sait que de l'autre côté des montagnes, de grands pays s'étendent: là-bas l'Italie où il fait chaud et où l'on boit du vin, et là-bas, les terres allemandes où sont les villes. C'est ainsi qu'une race forte se prépare parmi ces petits pâtres aux mains noires que rien ne distingue de leurs compagnons.

(Cités et Pays suisses.)

G. DE REYNOLD.

La Rhétie.

La Rhétie est un pays de passages. Les passages l'ont constituée, civilisée, défendue; ils ont fait d'elle ce monde alpestre, ce Thibet ou ce Pamir de l'Europe, où les eaux, les langues, les races, les religions se mêlent et se séparent. C'est vers le Danube, la mer Noire, l'Orient que s'écoulent les ondes calcaires de l'Inn; c'est vers la mer du Nord, à travers la Germanie et les provinces bataves, que se précipite le Rhin aux mille sources; et c'est vers l'Adriatique enfin que roulent les torrents de Poschiavo et du val Bregaglia. Dans ce vaste canton vivent à peine cent mille âmes; mais on pratique deux religions, mais on parle trois langues: l'allemand, le rhéto-roman, l'italien. Ces Grisons ne possèdent ainsi aucune unité apparente, sauf l'unité de leur histoire qui est l'histoire même de leurs grands passages.

Albula, Fluela, qui virent passer les conquérants de l'Italie; Julier, Septimer, qui virent passer des empereurs; Bernardin, Lukmanier, voilà des noms épiques dont la sonorité, latine et barbare à la fois, mérite de vibrer glorieusement dans nos mémoires.

(Cités et Pays suisses.)

G. DE REYNOLD.

COMPTOIR D'ÉCHANTILLONS DE LAUSANNE

Les Femmes abstinentes recommandent leur restaurant installé sous une tente, où l'on servira thé, limonade, vins sans alcool, pâtisseries, gâteaux, etc.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}**Lausanne, Genève, Vevey, Montreux, Berne***VIENT DE PARAÎTRE :***Cours élémentaire d'histoire générale**
à l'usage de l'enseignement secondaire.

2^{me} volume

P. MAILLEFER et Ed. PAYOT**Histoire moderne
et contemporaine****4^{me} édition entièrement refondue**

1 vol. in-16 cartonné Fr. 7.—

La nouvelle édition de l'**Histoire moderne et contemporaine** de MM. P. Maillefer et Ed. Payot est un manuel tout à fait transformé. Les auteurs ont cherché à en faire un ouvrage aimable et vivant qui plaise aux yeux des élèves et parle à leur imagination. L'exposé des faits proprement dits a été simplifié, le nombre des noms propres et des dates a été diminué. Par contre, une place beaucoup plus grande a été laissée à l'élément pittoresque, au détail anecdotique, au tableau des institutions, à l'histoire des mœurs. La quantité des lectures et des illustrations a été considérablement augmentée, de même que celle des cartes en noir et celle des cartes en couleurs. Ces dernières sont au nombre de 8 et, groupées à la fin du manuel, constituent un petit atlas historique suffisant parfaitement à la compréhension du texte. Chaque carte est elle-même accompagnée d'un commentaire explicatif, de sorte que la clarté du tout ne laisse rien à désirer.

Destiné avant tout à l'enseignement, ce **Cours d'Histoire moderne et contemporaine** peut figurer dans la bibliothèque de tout homme cultivé. Les auteurs ont traité les événements de la guerre mondiale et même la période d'après-guerre ; ce tableau est fort abrégé, mais complet et clair. Tel qu'il est, ce livre rendra de grands services au public adulte aussi bien qu'à la jeunesse scolaire.

Le 1^{er} volume du même cours paraîtra courant novembre.



MAISON MODÈLE

MAIER & CHAPUIS

Place et Rue du Pont Lausanne

VÊTEMENTS

Façon soignée — Sur mesure et confectionnés, pour
MESSIEURS ET ENFANTS

Prix en chiffres connus.

Membres auxiliaires depuis 1907. 44

10 % au comptant aux membres de la S. P. R.



HORLOGERIE DE PRÉCISION
Montres de Genève, Longines, La Vallée.

BIJOUTERIE FINE **ORFÈVRE**

Réparations soignées. Régulateurs, réveils Prix modérés

ALLIANCES EN TOUS GENRES, GRAVURE GRATUITE

E. MEYLAN-REGAMEY

11, Rue Neuve, 11 LAUSANNE Téléphone 38.06

Agent dépositaire de VACHERON & CONSTANTIN, de Genève.
% d'escompte aux membres du Corps enseignant.

CAHIER DE COMMERCE

pour remplir les formulaires de la poste et de chemin
de fer. — Chez Otto EGLÉ, GOSSAU (St-Gall).



Pour tout ce qui concerne l'administration des annonces de
l'Educateur et Bulletin Corporatif, s'adresser à

PUBLICITAS S. A.



Imprimeries Réunies S. A. Lausanne. — Librairie PAYOT & Cie, éditeurs responsables



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET

Taconnerie, 5

GENÈVE

ALBERT CHESSEX

Chemin Vinet, 3

LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.

W ROSIER, Genève

H.-L. GÉDET, Neuchâtel.

M. MARCHAND, Porrentruy.

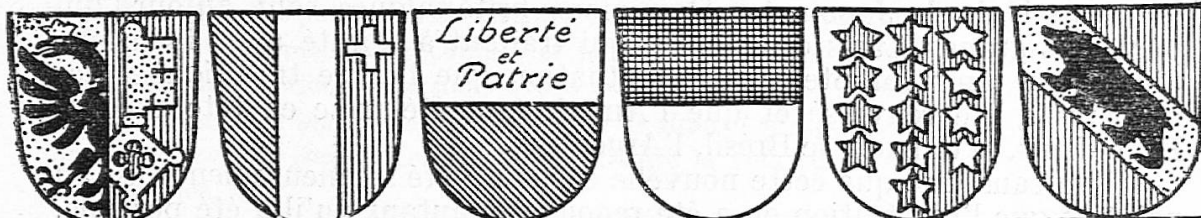
LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE

1, Rue de Bourg

GENÈVE

Place du Molard, 2



ABONNEMENTS : Suisse Fr. 8., étranger, Fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, Fr. 10. Etranger Fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux 11 125. Joindre 30 cts. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S.A., Lausanne et à ses succursales.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux, Berne

VIENT DE PARAÎTRE :

COURS DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

DE

W. ROSIER

II^e volume :

AMÉRIQUE - OCÉANIE - ASIE - AFRIQUE

Nouvelle édition

PAR

C. BIERMANN

Un volume in-4^o, cartonné, illustré de 319 gravures, cartes, plans et tableaux graphiques Fr. 9.—

Cet ouvrage qui traite des parties du monde autres que l'Europe, n'a pas exigé des modifications aussi radicales que le premier. En effet, la grande guerre, si elle a entraîné dans la lutte les nations d'outre-mer aussi bien que celles de l'Europe, leur a conservé, en général, leur cadre territorial.

En revanche, il y a eu un formidable renversement de la situation économique. L'Europe ayant cessé pendant un certain temps de fournir les produits de son industrie aux plus grands Etats d'Amérique, d'Océanie et d'Asie, ils ont été obligés de se constituer et de développer leur activité manufacturière. L'industrie de l'Europe, jadis toute-puissante, a aujourd'hui peine à lutter contre ses concurrentes. En outre, pendant la guerre, l'Europe a acheté sans vendre ; ses fournisseurs se sont enrichis et New-York dispute maintenant à Londres le marché de l'or.

La puissance politique va de pair avec la puissance économique : les Etats-Unis, le Japon, les Dominions britanniques sont aujourd'hui parmi les grands Etats du monde, qui traitent à égalité avec l'Europe. C'est pour tenir compte de cette situation que l'ordre traditionnel des matières a été renversé et que l'Amérique a été mise en tête avec les Etats-Unis, le Canada, le Brésil, l'Argentine.

Il va sans dire que cette nouvelle édition a été soigneusement mise au point et que l'illustration en a été renouvelée autant qu'il a été possible.

RAPPEL :

I^{er} volume : EUROPE nouvelle édition par C. BIERMANN.

Un volume in-4^o, cartonné, illustré de 241 gravures, cartes, plans et tableaux graphiques Fr. 9.—